

Sujet Thierry Metz, *Journal d'un manœuvre*

« *Besognes, dit-on. Sale boulot. Sans doute, mais ici, dans l'à-peu-près, nous avons plus à faire avec les outils qu'on nous donne qu'avec les mots qu'on nous impose.* »

(Thierry Metz, *Journal d'un manœuvre*, 1990, Folio, p.26).

Ces propos du poète Thierry Metz vous paraissent-ils éclairants pour rendre compte du travail dans les œuvres de Virgile, *Les géorgiques*, Simone Weil, *La condition ouvrière* et Michel Vinaver, *Par-dessus bord*?

Étape 1 : Observer les mots du sujet

« **besognes** » (Dictionnaire de l'Académie), XII^e siècle, besogne, « nécessité, pauvreté ». Pê de l'ancien bas francique, « soin, souci ». Le travail imposé par la pratique d'un métier ou d'une activité quelconque. Noter que le caractère péjoratif de l'expression est renforcé par le pluriel : on dit « Basses besognes », pour un travail matériellement ou moralement répugnant et, fig., opérations inavouables accomplies au profit d'un État, d'un groupe, etc.

« **Boulot** » : mot populaire pour dire « travail ». Adjoint à adj « sale » : basse activité, dégradante, ou peu épanouissante. Pt de vue péjoratif

« **Sans doute** » : modalisateur équivalent de certes. Concession vite effacée. L'essentiel n'est pas là même si ces qualificatifs vont de soi.

« **mais ici, dans l'à-peu-près** » : métaphore complexe ? Antithèse qui situe : le « nous » est celui des travailleurs de force, de ceux qui sont réduits à faire des travaux non qualifiés et éreintants. L'à-peu-près : expression du vague, de l'imperfection, allusion à l'existence des oubliés/négligés, de ceux qui « comptent pour du rebut » comme dit SW ?

« **nous avons plus à faire avec les outils qu'on nous donne qu'avec les mots qu'on nous impose** » le parallélisme repose sur un comparatif qui renvoie le travailleur à sa tâche. La question repose sur une alternative : quel complément d'accompagnement ? Celui qui sert à travailler « avec les outils » Vs celui qui sert à nommer l'expérience vécue « avec les mots ». Attention aux nuances portées par les relatives « qu'on nous donne / qu'on nous impose ». Les mots ne paraissent pas relever du discours de ceux qui expérimentent la rudesse du travail, mais plutôt d'un discours qui vient de l'extérieur et est attribué de force sur une expérience vécue par d'autres. Clichés ? Paroles de mépris ? Paroles qui se veulent efficaces plus que justes ?

Étape 2 : reformulation du sujet

Un certain type de travail est communément qualifié de mots durs et dégradants mais ce sont les mots distancés de ceux qui observent, pas les mots de ceux qui subissent la nécessité sans avoir leurs propres mots pour la dire.

Étape 3 : Prob : *L'expérience de la dureté du travail ne peut-elle jamais s'accompagner de mots justes ?*

Étape 4 : annonce du plan et rappel des œuvres au programme.

Introduction: Rares sont les témoignages de ceux qui travaillent, à l'instar de Joseph Ponthus dans son recueil poétique *A la ligne* sous-titré *Feuillets d'usine* et inspiré de son travail dans des usines agro-alimentaires bretonnes ou encore *Journal d'un manœuvre* de Thierry Metz qui officie sur des chantiers. Les mots pour traduire l'expérience du travail sont ainsi souvent ceux des autres.

C'est ce que semble dire Thierry Metz en affirmant « *Besognes, dit-on. Sale boulot. Sans doute, mais ici, dans l'à-peu-près, nous avons plus à faire avec les outils qu'on nous donne qu'avec les mots qu'on nous impose.* » Les mots choisis sont dépréciatifs avec les pluriels « besognes » ou l'adjectif épithète « sales boulots », et semblent exprimer une doxa « dit-on » qui est la pensée probable - ce que montre le modalisateur « sans doute »- mais non pas la parole de celui qui est vissé au labeur et aux moyens de le bien faire « *plus à faire avec les outils qu'on nous donne qu'avec les mots qu'on nous impose* ». Le parallélisme de construction refuse l'équivalence entre la traduction verbale et l'expérience. Si les ouvriers sont dans l'effort des gestes, ils ne sont pas dans la possibilité de rechercher les mots qui recouvriraient leur expérience vécue. La métaphore de l'« à-peu-près » peut évoquer l'ici-bas des plus modestes, de ceux que la nécessité rive au travail sans le luxe d'un recul sur leur condition.

Nous allons nous demander si l'expérience de la dureté du travail ne peut jamais s'accompagner de mots authentiquement choisis afin de lui être fidèle.

Tout d'abord nous verrons que le travail rude se dit avec les mots des autres, avant de voir que celui qui travaille est porteur d'autres formes de langages bien à lui. Enfin, nous réfléchirons à une réappropriation du travail qui reste possible avec des mots de ou pour ceux qui travaillent. Nous prendrons appui sur Virgile, *Les géorgiques*, Simone Weil, *La condition ouvrière* et Michel Vinaver, *Par-dessus bord*.

I. Distinction souffrance au travail expérimentée Vs paroles extérieures sur cette condition

1. don entier de soi dans sa mission, sans traduction verbale de l'expérience

La CO : on observe une stricte résonance des propos de Th Metz avec ceux de SW. Elle ne cesse de déplorer l'impossibilité des ouvriers à dire leur expérience du fait de l'abrutissement de leur condition « *C'est le genre de souffrance dont aucun ouvrier ne parle : ça fait trop mal même d'y penser* » (« Lettre à AT », p. 59). Elle développe la comparaison du corps agressé qui se refuse au geste du chirurgien afin de rendre compte du replis et du silence « *ils ne peuvent se traduire ni en paroles ni en gestes, car les gestes sont à chaque instant déterminés par le travail. Cette situation fait que la pensée se recroqueville, se rétracte, comme la chair se rétracte devant un bistouri* » (p. 60).

Géorgiques : les mots sont ceux de celui qui observe ou qui connaît comme Virgile. Le poète se signale comme proche du monde des cultivateurs avec l'anaphore « J'ai vu ». Virgile se fait porte-parole de ceux qui ont perdu leurs terres lors des expropriations que sa famille a certainement subies aussi : « *une plaine semblable à celle qu' a perdue l'infortunée Mantoue, dont les cygnes neigeux paissaient l'herbe fluviale* » (II, p. 85). Mais il se dissocie de celui qui travaille en terme de prise de parole : s'il broie le raisin avec Bacchus au début du livre II, il est distinct du paysan qui se tait et cultive la terre : « *Que dirai-je de celui qui, dès les semailles faites, engage la lutte avec le guéret* » (I, p.44). En somme, le cultivateur virgilien ne dit pas son travail sous forme de discours directs.

2. parole portée par les autres

-des intermédiaires se dégagent afin de proposer une parole commune. Il s'agit des syndicats chez **SW** dont elle déplore la dénaturation des luttes -ils œuvrent plus pour de meilleurs salaires que pour réclamer un regain de dignité des ouvriers ; ils promeuvent un impérialisme ouvrier qu'elle croit mensonger à l'ex du régime soviétique avec lequel elle a pris ses distances depuis 1932. SW elle-même ne veut pas se réduire à un « *professeur agrégé en vadrouille dans la classe ouvrière* », elle s'implique personnellement en travaillant à l'usine (au point d'en garder la marque de brûlure sur le corps, et celle de blessure à l'âme, confessées dans les lettres à AT). Mais SW n'est que de passage parmi les ouvriers afin de comprendre leur condition, de l'analyser avec les mots et les concepts de sa solide culture humaniste. Elle prête ainsi sa voix à ceux qu'elle cherche à soutenir fraternellement, elle qui fut un « *témoin dont la pureté et la sincérité ne peuvent jamais être mises en doute* » (avant-propos à la 1ère édition, Alb. Thévenon, p. 460)..

- chez **Vinaver**, rappelons que le dramaturge a été un acteur privilégié de grand groupe (Gillette France) et qu'en ce sens, il est témoin privilégié du monde de l'entreprise mondialisée. Ceux qui font parler les autres dans la pièce sont avant tout les chargés de marketing à la rhétorique douteuse qui, simulant de pousser à s'exprimer, imposent leur vision et donc leurs mots. Cohen, lorsqu'il fait parler Lubin de sa souffrance au travail et dans sa vie privée déploie des doubles sens de mauvais goût, peu à même de respecter la vie intérieure de l'employé « *C'est que vous comprenez ma femme est au bout du rouleau* » (Lubin lui-même joue sans le vouloir sur le double sens de rouleau de papier hygiénique non vendu et l'expression populaire qui signifie la dépression ou l'épuisement qui y conduit) / « *Et quand votre épouse tourne pas rond ça vous est difficile de marcher droit* » (p.159) : même jeu sur les sens propre et figuré qui tourne en dérision toute forme d'authentique parole sur soi.

→ Si nos 3 auteurs ont une relation privilégiée au monde du travail porté par leurs textes, il n'est resté pas moins que ceux qui sont pris dans le labeur n'expriment pas, ou illusoirement, leur propre expérience du travail. Les mots sont ceux des autres pour en témoigner. Toutefois, il apparaît que la dureté de la condition de l' « à-peu-près » n'échappe pas qu'à leurs discours. C'est une difficulté plus globale de mise en mots qui semble relever du labeur.

II. La dureté du travail en dehors des mots ?

1. Le langage non verbal des travailleurs : une autre expressivité

Géorgiques : saynète qui dit l'affliction la plus profonde sans que le cultivateur ne prononce un seul mot. Le poète lui-même s'en fait l'écho mesuré, dans une description elliptique qui redouble l'interruption décrite du labeur des champs « *Le laboureur s'en va, tout triste, dételer l'autre bœuf affligé de la mort de son frère et laisse la charrue enfoncée au milieu du sillon* » (III, p. 139)

SW insiste sur le langage non verbal qui reconforte et nourrit la vie de l'esprit si mal menée à l'usine : « *En face de moi, un soudeur assis, avec des lunettes bleues et un visage grave travaille minutieusement ; chaque fois que la douleur me contracte le visage, il m'envoie un sourire triste, plein de sympathie fraternelle, qui me fait un bien indicible* » (« Lettre à AT », p. 58). Si aucun mot n'est échangé, la solidarité, lorsqu'elle parvient à s'exprimer autrement, paraît d'une force vivifiante. Le sourire ou la poignée de main, dont elle parle ailleurs, par l'échange qu'ils instaurent, ont le pouvoir de faire sentir pleinement humain.

Vinaver : le spectacle en cours qui se construit sur scène se passe généralement de mots : Passemar et les danseurs miment, jouent une chorégraphie. Les seuls mots prononcés sont répétitifs et tournent à vide « eh oui/ oh mais/oui mais si » ou encore ils se réduisent à des onomatopées ou des borborygmes « Ra ra ra ra-ra-ra-ra gué-gué ra-ra-hi-ra-ra etc. » (p. 15-16).

2. Se taire ou retenir le flux de son discours trop facile

Vinaver : La parole est faussement ouverte mais il reste dangereux de trop se livrer. Le flux verbal encouragé par les nouveaux managers demande une sincérité feinte -un jeu, comme au théâtre dont l'entreprise devient le prolongement à buts hautement lucratifs. Le personnage de Passemar énonce ses limites à Benoît puis s'en veut aussitôt « *Je ne sais pas ce qui m'a pris de prononcer un pareil réquisitoire contre moi-même peut-être étaient-ils même prêts à me laisser continuer ?* » (p.210).

Géorgiques : mise en avant de la difficulté à choisir les mots appropriés. Retenue revendiquée à plusieurs reprises dans le texte poétique qui s'interrompt ou se corrige. Virgile invite Mécène à guider une parole qui doit rester mesurée afin de ne pas errer sur des voies inappropriées « *Et toi, viens à mon aide et parcours avec moi la carrière commencée, ô ma gloire, ô toi à qui je dois la plus grande part de ma renommée, Mécène, déploie nos voiles et vole sur la mer libre. Je ne souhaite pas de te embrasser dans mes vers ; non, quand j'aurais cent langues, cent bouches et une voix de fer. [...] je ne te retiendrai pas ici par des fictions de poète ni par de vains ambages et de longs exordes* » (II, p. 75).

SW : elle précise dans l' « Appel aux ouvriers de Rosières » qu'elle est prête à corriger les témoignages des ouvriers afin de ne pas les mettre en danger d'être reconnus (et donc de subir des représailles, un renvoi). Ceux qui oseraient envoyer leurs témoignages pour le journal d'usine *Entre nous*, seraient ainsi protégés si leurs paroles sont imprudentes : « *je les supprimerai* », « *je les arrangerai* », « *je ferai bien attention* ».

→ les mots de ceux qui travaillent comme ceux des autres afin de traduire-peut-être de façon autoritaire « d'imposer » leur vision distanciée du travail, sont renvoyés à des impasses possibles. Le danger de dire, ses difficultés, font emprunter d'autres langages scéniques ou pour le moins expressifs afin de ne pas trahir l'expérience vécue. Il n'en reste pas moins vrai que nos textes font entendre l'idéal d'une parole qui redonnerait une autre vision que celles des « besognes » et « sales boulots », et proposerait au contraire une forme de beauté dans l'exercice du travail même le plus pénible.

III. Réappropriation de la parole au sein du travail:leurre ou idéal d'élévation et de reconsidération ?

1. Invitation à parler

- a. **SW** « Appel aux ouvriers de R » : la parole comme une des voies possibles d'une amélioration des conditions de travail. La philosophe exhorte les ouvriers à prendre eux-mêmes la parole fin de délivrer un témoignage authentique qui susciterait dans le meilleur des cas empathie, tout au moins compréhension auprès des patrons : « *Ne cherchez pas des phrases bien tournées. Employez les premiers mots qui vous viendront à l'esprit* » (p.207) ; « *N'atténuez rien, n'exagérez rien, ni en bien ni en mal* » (p.209).
- b. **Vinaver** : Les nouvelles méthodes du marketing invitent chacun à s'exprimer selon l'idée que tout peut avoir de l'intérêt, l'hyperbole est parlante « Je veux que vous jetiez un torrent d'idées sur le temps » (Benoît, p. 201). L'usage du magnétophone par le psychosociologue Reszanyi implique ainsi de capturer une langue dépouillée de ses inhibitions : « il faut relâcher les mécanismes psycho-sociaux de défense » (p. 173).
- c. **Virgile** mentionne à deux reprises non pas les mots mais les chants de travail des femmes « *Charmant par ses chansons l'ennui d'un long labeur, sa compagne fait courir un peigne crissant sur les toiles, ou cuire la douce liqueur du moût aux flammes de Vulcain* » (I, p. 56). On a l'impression que le travail suit le rythme des chants, ce qui le rend moins monotone et le sublime « *Clymène racontait la vaine précaution de Vulcain [...] Tandis que, charmées par ce chant, elles déroulent la laine molle de leurs fuseaux* » (IV, p. 164). Ainsi, sans faire résonner leurs mots, Virgile cède une place de taille à la voix des travailleuses dans la mesure où elles préfigurent son propre chant poétique.

2. Donner sa place à l'art dans le champ du travail

- a. **Vinaver** intégration finale à entreprise d'Alex et Gigi, artistes, et de Passemar, licencié es lettres dramaturge (peu efficace en termes de marketing) pose la question d'un capitalisme dévorateur. L'entreprise prend tout, l'art compris : elle le finance, le rend visible, le fait exister. Mais on ne sait pas sous quelle forme la créativité perdurera ni dans quelle mesure le conformisme ne gagnera pas le terrain, jusqu'à distinct de l'art (Passemar et ses chorégraphes à côté des discours de la boîte / Alex et Jiji à « *L'infirmerie* », le bar jazz : tous rejoignent finalement des services distincts de Ravoir et Dahaze dans sa version internationalisée).
- b. **Virgile** : le poète chante un sujet bas, qui n'a pas de présence dans le champ poétique. Jusque là la complexité et la finesse de l'hexamètre dactylique ne lui ont pas été consacré. Mais avec Virgile, la beauté du travail acquiert un double sens : *cultus*, la culture des champs et des esprits, *versus* le sillon trace dans la terre et le vers poétique. La beauté de la nature est retravaillée par les outils du paysan et la langue du poète qui se rejoignent. : « *puissent du moins me plaire les campagnes et les ruisseaux qui coulent dans les vallées et puisse-je aimer sans gloire les fleuves et les forêts !* » (II, p. 101).
- SW** : le travail doit, au même titre que l'art, donner accès à la beauté gratuite. La philosophe insiste non seulement sur les souffrances de la condition ouvrière qui sont à bannir, mais encore sur la joie qu'il est nécessaire de leur permettre de trouver dans le travail lui-même. Elle parle de « *joies gratuites qui ne portent pas atteintes à l'esprit de pauvreté* » (« La co »,p. 434) , càd qui ne corrompent pas comme les loisirs illusoires et nocifs qui n'aident en rien à connaître des joies spirituelles. Il est important de rappeler que la poésie doit prendre place au sein du travail qui reste la condition de réalisation de l'humanité « *il ne suffit pas de retrouver la source perdue d'une telle poésie, il faut encore que les circonstances mêmes du travail lui permettent d'exister. Si elles sont mauvaises, elles la tuent* » (« La co », p. 432).

→Nos auteurs font une place à la parole directe et authentique qui est cependant loin d'être la plus évidente. De façon plus générale, l'écriture du travail a posé la question de la création au cœur même du labeur peu inventif a priori. Si Virgile amplifie son sujet et lui donne la noblesse des grands sujets d'ordinaire portés par l'épique, Vinaver introduit des jeux d'illusion sur la grandeur de l'art au sein de l'entreprise -il est permis de penser qu'elle demeurera détournée comme tous les langages affichés dont le seul but reste la rentabilité économique. Quant à SW, elle ouvre une dimension spiritualisée au sein de l'usine qui fait qu'on l'a vue comme une « mystique du travail », qui continuera à affermir cette vision en expérimentant les travaux des champs à Marseille au début des années 40.

En conclusion, dire la dureté du travail relève bien le plus souvent de la parole de ceux qui gardent une distance avec la pénibilité du labeur, mais celle-ci pose de façon plus vaste le problème de sa traduction verbale. Une possibilité semble s'ouvrir, celle d'un idéal de travail où la pénibilité ne disqualifierait ni la parole ni l'accès à une forme de beauté. On songe à la dimension spirituelle des peintures Nabis, même au cœur des représentations des tâches les plus ingrates comme Paul Sérusier dans *Les laveuses à La Laïta* (1892).

B.Blasquez